

Créatures fantastiques du monde souterrain

Michel DETHIER

RÉSUMÉ

Les créatures fantastiques qui peuplent le sous-sol de notre région et les légendes qui s'y rapportent sont brièvement passées en revue. Leurs caractéristiques respectives sont mises en évidence et quelques hypothèses concernant leurs origines possibles sont proposées.

ABSTRACT

Fantastic creatures and faeries of the underground of our region and the legends concerning them are briefly reviewed. Their specific characteristics are described and some hypothesis of their possible origins are proposed.

1. INTRODUCTION

Le monde souterrain abrite réellement des créatures extraordinaires : ce sont ces animaux, entièrement adaptés à des conditions de vie très particulières et que l'on qualifie de troglobies ou de stygobies (selon qu'ils sont terrestres ou aquatiques) ou, plus simplement, de « vrais » cavernicoles. Vivant dans un milieu privé de lumière, ils sont aveugles (et même anophtalmes) et entièrement dépigmentés. Leur métabolisme, tant respiratoire que reproducteur, est très ralenti et ils doivent régulièrement faire face à des pénuries de nourriture. Les conditions microclimatiques des grottes étant d'habitude très

constantes, beaucoup d'espèces cavernicoles sont incapables de résister à de brusques ou d'importantes variations de température et/ou d'humidité.

Chez nous, on recense une quarantaine d'espèces cavernicoles (Hubart & Dethier, 1999), mais on en découvre encore de nouvelles, comme par exemple *Litocampa hubarti*, une « bestiole » de cinq millimètres trouvée en 1999 dans la grotte Lyell. Les plus connues des spéléologues sont sans doute les *Niphargus* (fig. 1), lointains cousins des Gammare, « crevettes » fréquentant les eaux de surface. Mais contrairement à ces derniers, oculés et le plus souvent vivement colorés en orange, les *Niphargus* sont complètement dépourvus

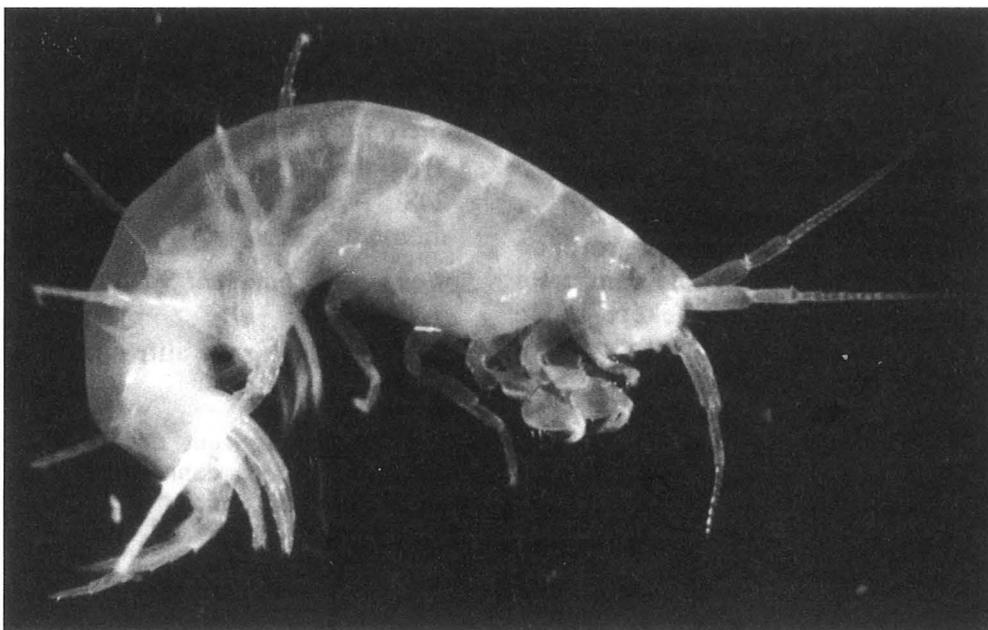


FIG. 1. – *Niphargus*, véritable animal cavernicole (photo Fr. Delhez)

d'yeux et entièrement blancs. Ils ne pondent que quelques œufs et ont une durée de vie bien plus longue que les Gammars.

Dans le sud de la France, on trouve de remarquables Coléoptères troglobies, comme par exemple les *Speonomus*, dont trois espèces ont été acclimatées dans la grotte de Ramioul et ont fait l'objet d'observations régulières depuis plus de trente ans (Dethier, Hubart & Vivier, 2002).

Plus loin encore, on a découvert récemment des groupes entiers de créatures étranges et primitives, véritables fossiles vivants réfugiés dans les cavernes. Les Rémipèdes, groupe de Crustacés très primitifs à l'allure de mille-pattes, ont été découverts dans des grottes anchyhalines du Golfe du Mexique et des Canaries seulement en 1975.

La Biospéologie est la science qui étudie cette faune si particulière. Son premier grand succès fut certainement la découverte (accidentelle !) du fameux Protée anguillard dans une grotte de Yougoslavie au XVII^e siècle (première mention dans un ouvrage de 1689). Cette salamandre aveugle et dépigmentée est à présent bien connue mais à l'époque, elle fut prise pour ... un jeune dragon !

C'est qu'en effet, bien avant l'étude scientifique de la faune cavernicole, l'imagination de l'homme a peuplé le monde souterrain de tout un bestiaire fantastique. Mais il faut reconnaître que le milieu s'y prêtait à merveille et, chez nous, il n'y a pratiquement pas une grotte digne de ce nom qui n'ait eu ses « nutons » ou ses « sotais », sa « dame blanche » ou sa « fée », voire même son « dragon ». Sont-ce là pures fantaisies, ou peut-on y trouver néanmoins matière à réflexion ? Cet article va tenter de répondre à cette question.

2. L'HOMME ET LES CAVERNES

En dépit des craintes qu'il peut engendrer, le monde souterrain a fasciné l'homme sans doute dès son apparition sur la planète. Au cours de notre scolarité, nous avons tous entendu parler de l'« homme des cavernes », et peut-être certains enseignants en parlent-ils encore aujourd'hui de la même manière. Les conceptions des préhistoriens à ce sujet ont beaucoup évolué au cours de ces dernières décennies (Otte, 1999). Néanmoins, si l'on

sait à présent que l'homme préhistorique ne vivait pas dans les grottes profondes, mais seulement aux entrées, on sait aussi qu'il s'enfonçait parfois très profondément au cœur de la terre, et cela avec des moyens techniques bien dérisoires par rapport aux nôtres.

Qu'allait-il y faire ? On pense aujourd'hui qu'il s'y déroulait des initiations chamaniques (fig. 2). On a en effet découvert dans des grottes profondes des bâtons de tambours



FIG. 2. – Shaman toungouse (Sibérie, XIX^e siècle)



FIG. 3. – Le « Dieu cornu » de la grotte des Trois-Frères (France) : peut-être un shaman paléolithique revêtu de dépouilles animales.

et des représentations d'hommes masqués déguisés en animaux (fig. 3). De plus, la relation avec la Nature et l'extase sont encore, de nos jours, privilégiées et pratiquées par les derniers peuples chasseurs. Il est donc assez logique d'attribuer une origine paléolithique au chamanisme. Plusieurs préhistoriens pensent également que l'art pariétal doit être mis en rapport avec des visions extatiques. Ces peintures sont à l'heure actuelle de plus en plus considérées comme l'aboutissement d'une longue formation (il conviendrait mieux de parler d'initiation), à laquelle l'« artiste » consacrait tout son temps et toute son énergie. Les sociétés paléolithiques n'étaient donc sans doute pas aussi utilitaires (« qui ne chasse pas, ne mange pas »), ainsi qu'on le pensait il y a peu encore. La pénombre du monde souterrain était certainement propice à l'initiation : épreuves à surmonter et mythes à découvrir (comme le suggère très poétiquement Comès,

dans *La Belette* : fig. 4). On sait aussi que des Indiens d'Amérique du Nord parcouraient parfois plus de deux kilomètres sous terre afin de recueillir certains métaux et que les premières représentations de spéléothèmes (stalactites, stalagmites) datent du VIII^e siècle avant notre ère.

Dans l'Antiquité classique, le monde souterrain était le séjour des morts (le Tartare et le nautonier Charon), mais aussi de certains dieux : Héphaïstos le forgeron, maître des métaux, ainsi qu'Hadès et sa belle épouse Perséphone, qui régnaient sur le Tartare. Le célèbre Labyrinthe de Crète, bâti par Dédale, a été longtemps assimilé au palais du Minos à Cnossos (Minos est un titre et non un nom propre). Or, les travaux de Faure (1963, 1964) tendent à montrer que le Labyrinthe de Cnossos n'est qu'une représentation symbolique du véritable site. Ce dernier, le vrai Labyrinthe, ne serait autre que la grotte d'Aghia Paraskevi,



FIG. 4. – Scène d'initiation chamanique dans une grotte (tiré de la bande dessinée de Comès, *La Belette*, éditions Casterman, 1983).

20 km à l'est de Cnossos. Plus tard, Petrochilou (1984) situera le Labyrinthe dans la grotte Gortyne, bien plus importante (au moins 2 500 m de développement et s'étendant sur près de 9 000 m²) et surtout bien plus ... labyrinthique. Cet auteur se base sur une minutieuse enquête archéologique et folklorique. Enfin, et pour ne pas quitter la Grèce, rappelons le fameux mythe de la caverne de Platon, où s'affrontent apparence et réalité. Ces évocations du monde souterrain renvoient encore à d'anciennes pratiques initiatiques.

Celtes, Germains et autres « barbares » ont également entretenu des relations étroites avec le monde souterrain. En Irlande, la Tuatha Dé Danann (tribu de Dana) ou petit peuple des tertres magiques (*sidhe*, en gaélique) aurait été, selon les légendes, chassée de la surface par les fils de Mile (probablement les Gaëls), puis par les Fir Bolg (Celtes de langue brittonique venant du continent) et se serait réfugiée dans les entrailles de la terre. Si ces créatures féeriques ne sont pas systématiquement hostiles, leur contact peut néanmoins se révéler dangereux et ne peut se faire qu'à l'issue d'un processus initiatique. Les Kobolds, Niebelungen et autres nains des traditions germaniques règnent sur les trésors minéraux renfermés au cœur de la terre (fig. 5) et seul un initié, en l'occurrence le forgeron, peut entrer en contact avec eux.

Au Moyen Âge, avec l'expansion du christianisme, on assiste à un changement radical, un virage à 180°. Le monde souterrain n'est plus un haut lieu de spiritualité, une zone de contact avec le monde des esprits et un passage initiatique obligé. Il devient la cachette honteuse de coutumes païennes détestables, le refuge de l'Ange Déchu, le séjour des damnés, bref, un véritable fourre-tout satanique. Même ses habitants les plus connus et parfaitement inoffensifs, les malheureuses chauve-souris, font l'objet d'une véritable persécution. Le dragon, de simple gardien des trésors souterrains, devient, en Occident, un être totalement malfaisant, destructeur de villages entiers et ravisseurs de jeunes vierges. Il devra être mis hors d'état de nuire par un saint homme ou un preux chevalier et si, d'aventure, quelque paysan madré réussit à lui dérober son trésor, ce sera désormais par ruse et non plus par initiation.

Il y a bien sûr là matière à réflexion et les folkloristes n'ont pas manqué de s'atteler

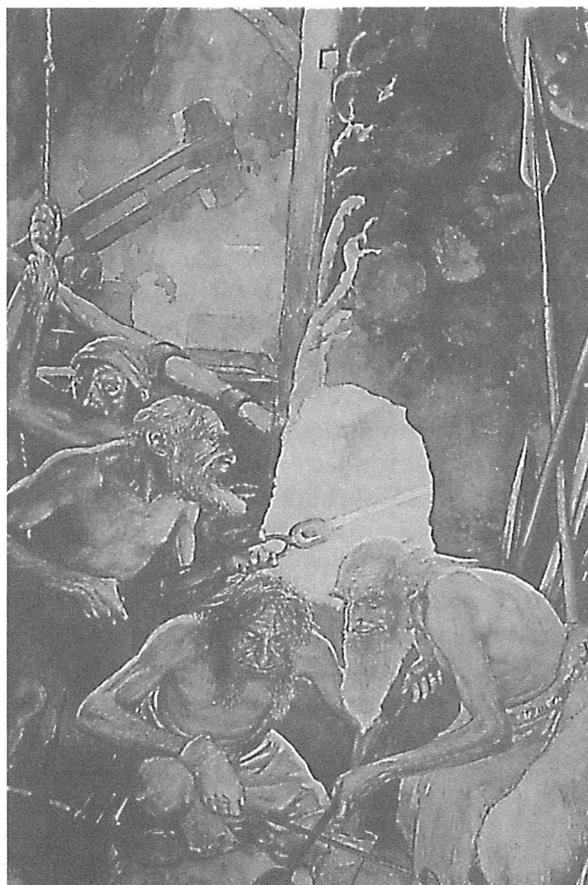


FIG. 5. – Nains métallurgistes (dessin de A. Lee, tiré de *Faeries* de B. Froud & A. Lee, Bantam Book, 1978).

à l'étude de ce riche patrimoine culturel. Il faut cependant se montrer prudent (avec des créatures aussi dangereuses, c'est la moindre des choses !) et adopter une démarche aussi rigoureuse que possible. Comment est-on passé de la Tribu de Dana (probablement les habitants de l'Irlande néolithique, constructeurs de mégalithes) aux nutons et autres nains de nos légendes ? Peut-on déceler, chez le dragon, quelques traits véritablement zoologiques sans verser dans l'évhémérisme pur et dur ? Dans les pages qui suivent, je vais tenter de répondre à ces questions (et à quelques autres) en prenant pour exemple nos traditions régionales. Pour cela, j'ai consulté la très abondante littérature traitant de ce sujet : recueils de contes (comme ceux de La Garde, Banneux, Dantinne ou Doppagne) mais aussi travaux d'ethnologues et de folkloristes (Dantinne, Doppagne, Laport, Monseur, ...). Il serait fastidieux de citer toutes ces références, en particulier dans le texte, cela nuirait à sa fluidité. J'ai donc préféré regrouper, à la fin de l'article, un choix de titres sous la rubrique « Lectures

suggérées». Le lecteur intéressé par le sujet et désireux d'en savoir plus consultera ces ouvrages et y trouvera de nouvelles références, ainsi que, surtout, les contes et légendes que je ne raconterai bien sûr pas ici. La plupart des titres cités se trouvent à la bibliothèque des Chiroux (en particulier à la salle Ulysse Capitaine), au Musée de la Vie wallonne et dans les bibliothèques des Chercheurs de la Wallonie (Ramioul) et de l'Union belge de Spéléologie (Liège-Grivegnée).

3. CHEZ NOUS, EN WALLONIE

Chez nous comme ailleurs (Irlande, Bretagne, ...), les créatures mystérieuses des grottes fréquentent aussi les anciens souterrains ainsi que certains sites mégalithiques (Wéris, par exemple). En dépit d'une apparente richesse, le folklore wallon ne compte aucune entité véritablement spécifique à notre région : ce sont essentiellement des nains, des fées (ou dames blanches) ou, plus rarement, des dragons qui hantent notre sous-sol. Voyons en détail quelles sont les caractéristiques physiques et morales de chacune de ces créatures et leurs origines possibles.

3.1. Les nains

Le terme le plus connu du public (même au-delà de nos frontières) est certainement celui de *nuton*. Il dériverait du latin *neptunus*, devenu *netun* dans la *Chanson de Roland* et désignerait à l'origine des créatures... aquatiques ! Mais il y a bien d'autres noms utilisés en Wallonie pour désigner ces homoncules : *lû-ton* proviendrait du celtique *luta* (petit homme agile ?), du saxon *lutil* (petit) ou du latin *luctus* (deuil); *duhon*, usité très localement, dérive presque à coup sûr du celtique *du* (noir, désignant ainsi le monde fréquenté par ces créatures). Mais on a aussi le terme très fréquent de *sotè* (aussi orthographié *sotai*) ou de *massotè* (petit sot). Enfin, on parle parfois de *dodô* (allusion à Dodon, assassin de saint Lambert ?), de *sarrasins* (en raison de leur caractère païen ?) et de *nichet* (même origine que nickel ?). La carte de la fig. 6 propose une esquisse de la répartition de ces diverses appellations. Dans la suite du texte, j'utiliserai le terme *nuton* (ou *nûton*, comme l'écrit J. Haust dans son Dictionnaire liégeois).

Leur petite taille est sans aucun doute leur caractéristique physique la plus évidente : quand on considère les entrées des innombrables « trou des nutons » ou « trou de sotès »

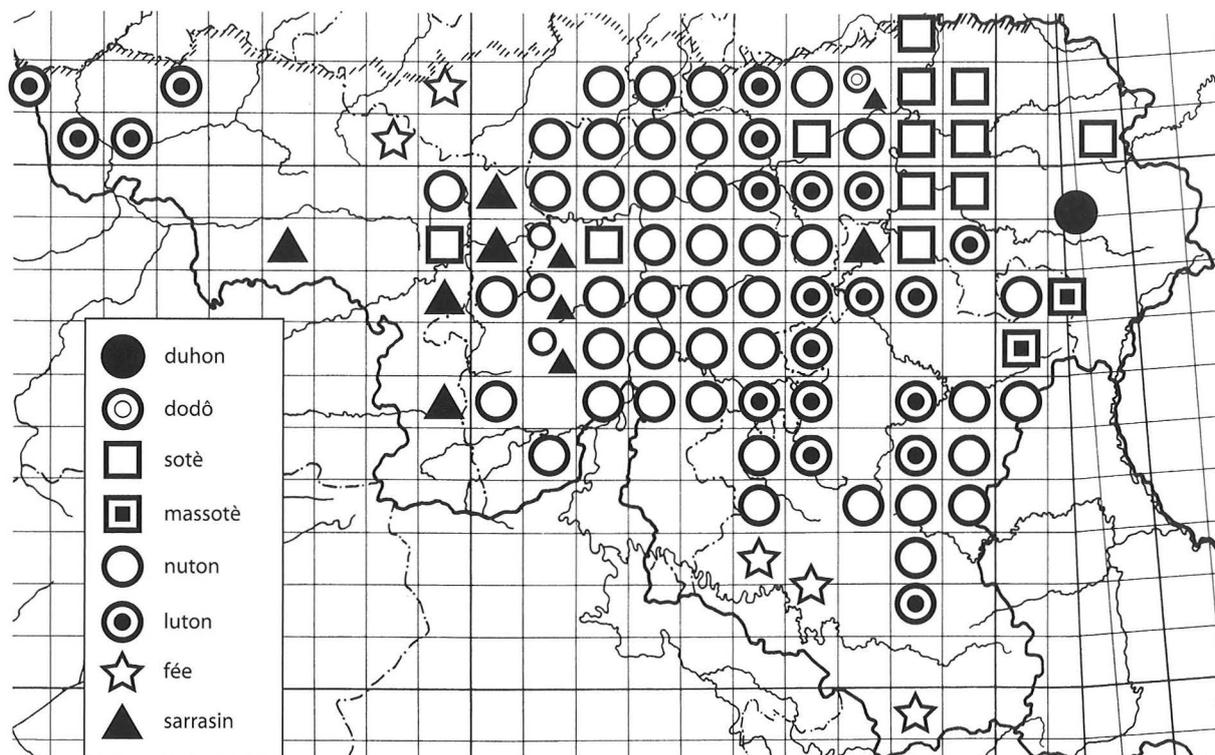


FIG. 6. – Carte de répartition en Wallonie des différents termes désignant les nains

de notre région, ils ne devaient pas en effet être bien grands ! Néanmoins, bien que toujours très en dessous de la nôtre, la taille des nutons ne semble pas très constante : elle varie de celle de Tom Pouce à celle d'un nain humain, en passant par « haut comme trois pommes ». Existerait-il plusieurs races de nutons ? Leur habitat, par contre, est remarquablement constant : ce sont presque toujours les cavités naturelles du sol, plus rarement d'anciens souterrains ou galeries minières. C'est que ces petits bonshommes, très industriels, sont volontiers métallurgistes et qu'ils habitent là où ils trouvent la matière première de leur activité principale. En général serviables, ils font volontiers de menus travaux pour les humains des environs en échange de nourriture. C'est ainsi qu'ils réparent avec une habileté surprenante marmites, chaudrons et ustensiles de labour, comme soc de charrue, etc. Ils poussent même parfois la complaisance jusqu'à effectuer certains travaux des champs. Mais ces échanges de bons procédés entre humains et nutons doivent se faire d'habitude dans le respect de règles strictes : il ne doit y avoir aucun contact direct entre les deux populations et aucun mot ne doit être échangé (certains folkloristes se sont même demandé si les nutons parlaient !), sous peine de rupture de « contrat ». Les ethnologues ont reconnu dans ce procédé ce qu'ils appellent le « commerce silencieux », que les explorateurs pratiquent encore parfois avec des populations particulièrement isolées et farouches : les cadeaux sont échangés sans qu'il y ait contact entre les deux groupes, chacun déposant les siens dans une sorte de *no man's land* avant de se retirer précipitamment.

Il convient néanmoins, lorsque l'on fait commerce avec les nutons, de se montrer très prudent. Bien que farouches, ils peuvent se montrer extrêmement vindicatifs (fig. 7) et malheur à celui qui aurait la malencontreuse idée d'essayer de les rouler en ne payant pas leurs services ou en les rétribuant avec des marchandises sans valeur ou avariées. Ce qu'ils ont fait, ils le déferont encore plus vite, allant même parfois, dans leur vengeance, bien au-delà du préjudice qu'ils ont subi. Si l'ingratitude des hommes à leur égard persiste, ils disparaissent de la région...

Le voisinage des nutons n'est pas toujours une source de bienfaits et leur compagnie une sinécure. Ils ont en effet quelques traits



FIG. 7. – Nuton chevauchant un bouc... et révélant ainsi sa nature quelque peu diabolique (dessin de R. Hausman, tiré de *Mémoire de fée*, de J. Sacré, Éd. Schortgen, 1996).

de caractère plutôt désagréables. Parfois envahissants et même pillards, il faut alors, pour s'en débarrasser, arriver à les faire parler (le mutisme des nutons a déjà été relevé). Ils sont assez souvent accusés de ce que les auteurs anglo-saxons appellent le « *changeling* », c'est-à-dire l'échange d'enfants : ils enlèvent un enfant humain en bas âge et le remplacent par un des leurs. Enfin, ils semblent pourvus d'une sexualité assez débridée et, en dépit de leur petite taille, ils n'hésitent pas à poursuivre les jolies humaines de leurs assiduités (fig. 8), causant même parfois la mort des malheureuses (histoire du chapelet de Madeleine à Furfooz). Il faut cependant préciser, à leur décharge, que les amours humaines de certains sont profondément sincères et platoniques. Malheureusement, elles sont rarement récompensées et se terminent le plus souvent tragiquement pour le nuton : histoire de Glawenn et Garite à Remouchamps (« remaniée » par La Garde ?) ou du naïf Tonkè et de la perfide



FIG. 8. – Nuton lutineur
(dessin de R. Hausman, même source que fig. 7)

Mignon à Stembert. Aujourd'hui, les nutons ont disparu de nos campagnes. Ce n'est sans doute pas étonnant si l'on songe que, jusqu'au XVIII^e siècle, on offrait une récompense pour tout nuton ramené mort ou vif...

D'où venaient-ils ? Les hypothèses les plus farfelues ont été émises à ce sujet : esclaves des Romains échappés, navigateurs phéniciens égarés, voire même rescapés de l'Atlantide... Plus sérieusement, on retient aujourd'hui trois origines possibles pour les nutons, et d'ailleurs pour tous les autres petits peuples qui habitaient autrefois toute l'Europe : servants en Suisse romande, bergmännchen dans les régions germanophones, pixies ou brownies dans les Îles Britanniques, trolls dans les pays scandinaves, kabouters en Flandre et en Hollande, ... (Dantinne, 1960).

– Ces créatures seraient le souvenir lointain d'anciennes populations « pygmées » vivant au Néolithique, au Mésolithique et même avant. Des hommes dont la taille ne dépassait pas 1,50 m ont effectivement habité l'Europe et ont été en contact avec l'homme de Cro-Magnon (races de Chancelade, de Grimaldi, de Téviac, ...). Ils étaient bien sûr trop grands pour être de parfaits nutons mais, en faveur de cette thèse, il y a peut-être le commerce silencieux (qui se pratique parfois encore de nos jours avec les Négritos, les Andaman et autres peuplades pygmées), ainsi que le caractère farouche et le mutisme des nutons (grandes différences de culture et de langue ?). En

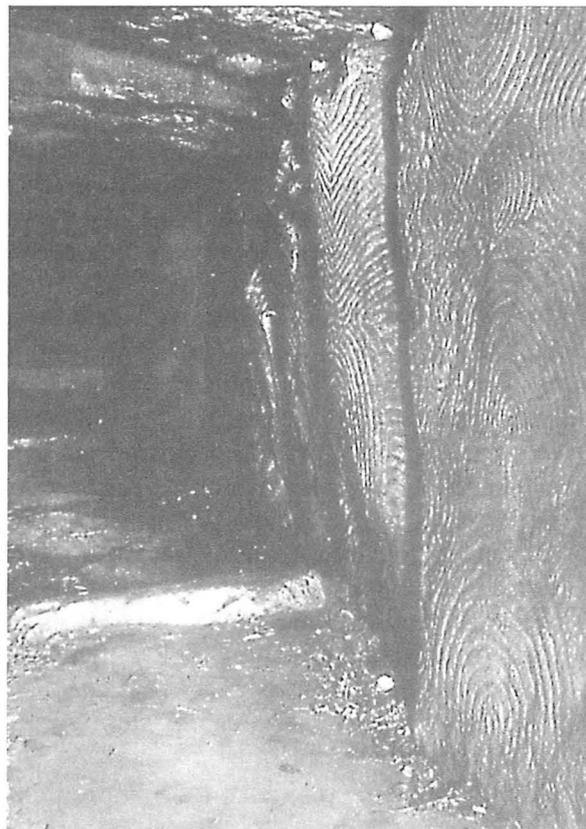


FIG. 9. – Couloir orné d'arceaux du grand dolmen de Gavrinis (Morbihan).

Irlande, il est très vraisemblable que la Tribu de Dana représente une population néolithique constructrice de mégalithes (fig. 9), antérieure aux Celtes et peu à peu repoussée, exterminée ou assimilée par ces derniers. Dans les légendes irlandaises, le « petit peuple » hante non seulement les cavités naturelles, mais aussi les allées couvertes et autres tumulus à couloir, comme New Grange, Knowth, Dowth, etc.

– D'autres folkloristes voient, comme origine possible des nutons, l'arrivée en Europe des Bohémiens, Gitans, Tziganes, etc. Les « Fils du Vent » possèdent en effet, avec les nutons, quelques traits communs : comme eux, ils rendent aux populations locales de menus services (souvent d'ailleurs, par le biais du commerce silencieux). Ils sont en effet chaudronniers, cordonniers, vanniers, ... et réparent très habilement les ustensiles usés ou abîmés. Par rapport aux « vrais » nomades (généralement pasteurs itinérants et souvent guerriers), on a parfois qualifié les Bohémiens de « nomades de service » (dans ce sens qu'ils rendent des services).

Comme les nutons, on les accuse aussi de maintes exactions : voleurs de poules, mais aussi voleurs d'enfants (*cf. supra* : *changeling*) et coureurs de jupons. Ils sont basanés, ainsi qu'on décrit assez souvent les nutons (chose curieuse pour un peuple pour le moins troglophile!) et s'abritent volontiers dans des grottes et anfractuosités de rocher (la roulotte bariolée tirée par un cheval famélique ne semble pas remonter plus loin que la fin du XVIII^e siècle). Mais les Bohémiens ne sont apparus en Europe occidentale (et même centrale) que dans le courant du XV^e (première troupe à Paris en 1427). Or, les traditions se rapportant aux nutons et autres nains sont bien plus anciennes... Alors, certains ont voulu voir dans ces populations troglodytes des ermites, des fuyards, des déserteurs, des miséreux rachitiques qui trouvaient refuge dans les grottes et qui, pour survivre, rendaient quelques services aux gens des alentours... ou les rançonnaient!

Je pense pour ma part que, dans l'élaboration de savantes hypothèses, on oublie un peu trop l'aspect mythologique du problème : les nutons vivent (vivaient!) dans l'écotone surface-souterrain, à l'interface de notre monde et de l'Autre Monde, symbolisé par l'entrée de la grotte. Ce sont souvent des forgerons et la magie du métal est omniprésente chez eux. Enfin, les nutons sont réputés muets. Or, ce mot a la même étymologie grecque que *mythe*, c'est-à-dire quelque chose qui ne peut être exprimé en langage de tous les jours, mais seulement à l'aide d'un mode d'expression particulier, comme, peut-être, les peintures pariétales de nos lointains ancêtres ou nos contes et légendes. Des rencontres avec d'autres peuples, préhistoriques ou actuels, n'ont fait que raviver le mythe, mais parfois en le dénaturant.

3.2. Fées et dames blanches

Le mot «fée» vient du latin *fatum*, qui signifie destinée, mais aussi oracle. En français, c'est un nom féminin mais chez nous, en particulier dans le sud de la province du Luxembourg (à Herbeumont, par exemple, *cf. fig. 6*, p. 35), il est parfois utilisé au masculin et désigne alors... un nuton! Cette exception mise à part, les fées sont des femmes, en général très belles (*fig. 10*), entretenant

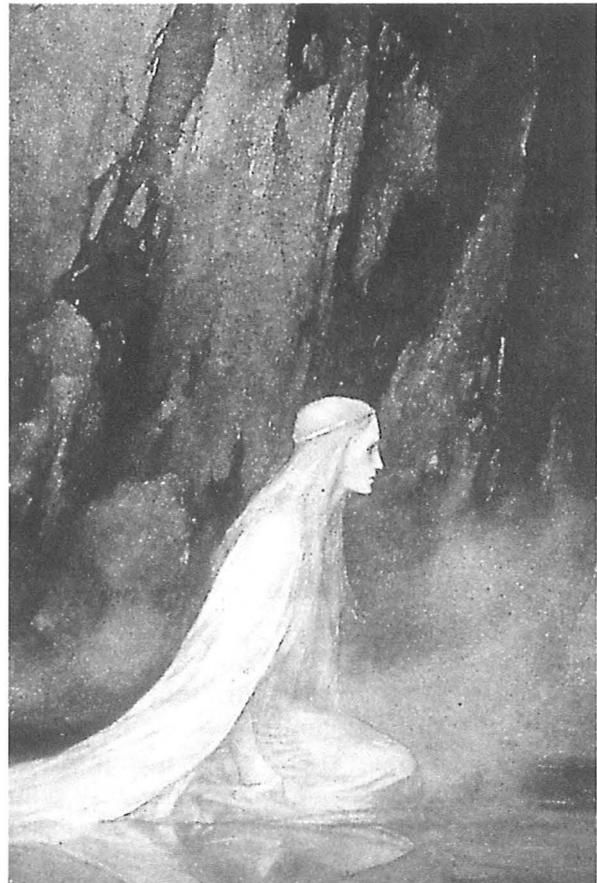


FIG. 10. – Fée ou dame blanche ? (dessin de A. Lee, tiré de *Faeries*, de B. Froud & A. Lee, Bantam Book, 1978).

d'étroites relations avec le milieu souterrain mais aussi, et bien plus que les nutons, avec les sites mégalithiques : bien des menhirs et des cromlechs sont appelés «pierres aux fées», «salle de bal des fées», ...

Propriétaires de troupeaux de bovins ou parfois lavandières, d'habitude serviables et fort savantes (bien que souvent un peu frivoles), elles sont fréquemment magiciennes et peuvent prédire l'avenir ou jeter des sorts (Dantinne, 1957). Ce sont de grandes amoureuses et les exemples de mariages «mixtes» homme-fée ne sont pas rares (ce qui n'était pas le cas avec les nutons). Mais attention : à l'instar des nutons, elles sont extrêmement vindicatives. Elles comblent de présents le herdier qui garde fidèlement leur troupeau et chérissent tendrement l'homme devenu leur mari, mais malheur à celui qui les trahit, les trompe ou simplement les déçoit : les pires calamités attendent cet inconscient. Le commerce avec les fées n'est donc pas sans danger. En particulier, l'homme qui a épousé une telle créature doit se montrer tolérant et

pas trop curieux. Même si elle est convertie au christianisme, son mari doit l'autoriser à pratiquer les anciens cultes au moins un jour par semaine et en dehors de sa vue. Gare à lui s'il se montre indiscret ! Raymond de Lusignan avait juré de ne jamais essayer de voir son épouse, la fée Mélusine, le samedi. Piqué par la curiosité, il trahit son serment et s'aperçoit que son aimée est alors mi-femme, mi-serpent. Elle est contrainte de le quitter, sans connaître de mort chrétienne. La même mésaventure serait arrivée au sire de Koerich (Grand-Duché de Luxembourg), qui épia sa femme au bain le jour interdit et s'aperçut alors qu'elle n'était pas tout à fait comme une autre ! C'est depuis lors, paraît-il, que les armoiries de ses descendants, comme celles du grand-duché et de la province de Luxembourg, portent en cimier, par dessus le casque, un serpent ailé jaillissant d'une cuve...

Les grandes connaissances des fées, leurs dons de divination et de prophétie, leurs talents de guérisseuses, leur attachement aux anciennes pratiques religieuses et enfin leur traditionnelle longue robe blanche ont conduit bien des folkloristes à les apparenter aux druidesses de nos ancêtres les Gaulois. Persécuté d'abord par les Romains, puis par le christianisme, le druidisme a fini par disparaître et ses prêtresses seraient devenues des êtres légendaires. Cette hypothèse séduisante présente néanmoins un hic : il n'a jamais été établi de façon indiscutable que, chez les Celtes, la fonction sacerdotale était accessible aux femmes. Il y avait bien sûr des druides, mais vraisemblablement pas de druidesses. Pourtant, peut-être moins sexistes que les Latins, les Celtes accordaient une place plus importante aux femmes dans leur société : il y avait des femmes guerrières et des femmes de pouvoir (la reine des Icènes, Budicca ou Boadicée, en est un exemple historique), mais aussi des femmes savantes (sans aucune connotation péjorative), des « magiciennes » initiatrices (et, cette fois, dans tous les sens du terme !). C'est peut-être de ce côté qu'il faut chercher l'origine des fées, en rapprochant celles-ci d'un autre personnage féminin, la sorcière. Un tel rapprochement peut paraître improbable : dans l'imagerie populaire, autant la fée est belle et (parfois) bonne, autant la sorcière est hideuse et méchante. Pourtant, il est très vraisemblable que ces deux créatures si opposées dérivent d'un même personnage,

la femme-chamane. En effet, si l'existence de druidesses chez les Celtes n'est pas attestée, celle de femmes-chamanes est certifiée et parfaitement documentée. Comment expliquer alors cette dichotomie radicale ? Cela tient sans doute à l'image extrêmement négative de la femme au Moyen Âge, soigneusement entretenue par l'Église. Le *Malleus maleficarum*, ouvrage commis par deux dominicains, permet aux inquisiteurs de ratisser large : tous ceux qui s'occupent de guérison magique risquent de finir sur le bûcher. Et si l'on a brûlé bien plus de sorcières que de sorciers, c'est que la femme est par essence un être vil, corruptible, une proie idéale pour les incubes en raison de son appétit sexuel réputé insatiable, preuve, aux yeux des inquisiteurs, de son animalité et de son infériorité (Camerin, 1986). Bref, la femme fait peur à certains, en particulier si elles ont des connaissances et un mode de vie « hors du commun ». Pour nombre d'entre elles, la laideur intérieure qu'on leur attribuait a fini par se refléter dans leur aspect physique, en faisant ainsi des coupables toutes désignées.

3.3. Le dragon

Chez nous, les dragons (fig. 11) ont été relativement peu nombreux : quelques uns ont bien sûr gardé des trésors souterrains mais, en Wallonie, cette tâche était plutôt confiée à une *gate d'ôr* (chèvre d'or), animal d'ailleurs tout aussi maléfique. On connaît néanmoins, dans nos régions, quelques fameux dragons, le plus célèbre étant certainement celui occis par Gilles de Chin en octobre 1133, dans la région de Wasmes. Un horrible dragon ravageait alors la région et bien des chevaliers avaient déjà péri en essayant de le tuer. Gilles de Chin (un jeune templier de retour des Croisades, selon certaines sources) y parvint avec l'aide

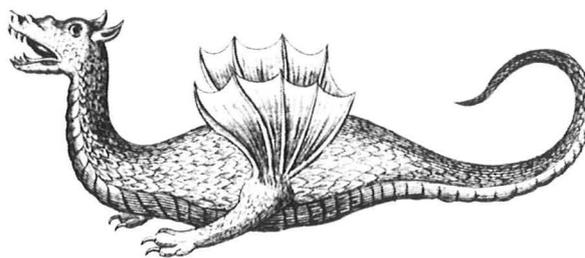


FIG. 11. – *Draco helveticus bipes et alatus*, d'après le *Mundus subterraneus* d'A. Kircher (1678).

de ses chiens (qui attaquaient la bête au ventre, moins bien protégé par la carapace) et l'intervention de la Vierge (ou d'une dame blanche?). Gilles de Chin est un personnage historique, mais la première mention de son exploit ne remonte qu'à 1409. Depuis, à Mons, on célèbre l'événement par le combat du Lumeçon, au cours duquel saint Georges (qui a usurpé le rôle de Gilles!) tue le Doudou entouré de ses « chinchins ». Dans un musée de la ville, on conserve encore la « preuve » de ce glorieux combat : le crâne du monstre ! C'est en réalité le crâne d'un grand crocodile, peut-être ramené par un croisé, qui serait allé jouer les saint Georges quelque part au bord du Nil... On peut même se demander si, à l'occasion, ces valeureux guerriers ne ramenaient pas chez eux de jeunes animaux exotiques, qu'ils s'empressaient de « relarguer » dans la nature dès qu'ils devenaient un peu trop encombrants... La mode des NAC (nouveaux animaux de compagnie) est peut-être plus ancienne qu'on le croit !

Une autre histoire de dragon, moins connue mais tout aussi intéressante, est celle de la Bête de Staneux, près de Polleur (Theux), bien étudiée par Janne d'Othée (1946). Le plus ancien témoignage « sûr » concernant cette affaire remonte à 1476. Cette année-là, un jugement fut rendu, donnant aux habitants de Polleur la jouissance du bois de Staneux pour y avoir tué une bête ayant l'aspect d'un... sagittaire (fig. 12)! Au XIX^e siècle, deux documents mentionnent la fête de la « Cour du Coucou », qui se déroule à Polleur le dimanche après le 15 août. Cette cérémonie se déroule en mémoire de leurs ancêtres qui tuèrent jadis un monstre, nommé la Bête de Staneux, et qui désolait le pays. Une représentation de cette Bête présidait à la fête : c'était un tableau montrant un centaure femelle armé d'un arc. Plutôt que d'un dragon, il s'agirait vraisemblablement d'une ancienne déesse chasserresse, la Diane des Romains ou Arduinna, déesse de nos Ardennes. De fait, les anciennes croyances étaient si profondément ancrées dans l'esprit de nos populations que, pendant tout le Haut Moyen Âge et même encore plus tard, des décrets durent être pris contre les cultes païens. Ce tableau fut conservé longtemps dans l'église de Polleur. Ce n'est que vers la fin du XIX^e que le curé d'alors l'en a fait sortir... et qu'il a disparu. Mais la Bête n'était pas morte pour

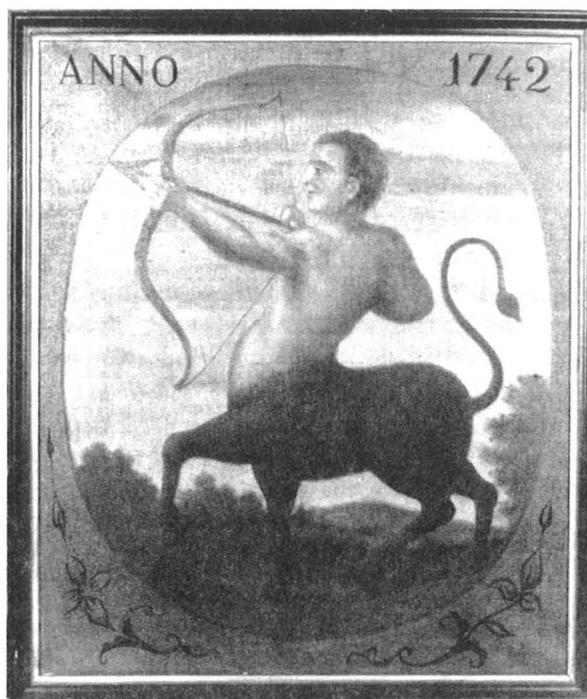


FIG. 12. – La Bête de Staneux. Copie du tableau original disparu, conservée au Musée de la Vie Wallonne, à Liège.

autant. C'était en effet sans compter sur l'imagination de certains, qui transformèrent cette histoire en véritable légende « savante » : en 1880, Yserentant écrivit, dans un journal d'Arlon, que, « sur le plateau de Chaumont, se dressait un étrange monument druidique [sic], rendez-vous de créatures infernales, dont la Bête. Celle-ci avait une tête de dragon (enfin!), un corps de sanglier (nous sommes dans les Ardennes) et une longue queue velue ». Et de décrire son apparition effrayante, d'entre les pierres dressées, avec force détails. Cette description fantaisiste, qui ne repose sur aucun élément traditionnel, a pourtant été retenue par des folkloristes sérieux, comme par exemple G. Laport. La mort de la Bête, qui n'est rapportée par aucun texte ancien, a aussi été imaginée et mise en scène : pour l'un, c'est par la ruse d'un cordonnier, pour l'autre, c'est grâce aux prières d'une jeune fille que la Bête a péri...

Cette histoire édifiante recouvre probablement une réalité plus prosaïque : des cultes anciens (par exemple celui de Mithra à Theux) sont attestés un peu partout dans nos Ardennes et, à Staneux, il y a eu effectivement un bois sacré dédié à Epona, Arduinna ou Diane. Ces pratiques ont été combattues et finalement éradiquées par des missionnaires chrétiens.

Cette destruction du péril moral qui rongait les âmes a sans doute parfois été symbolisée par la destruction d'un péril physique (prenant souvent l'aspect d'un dragon) qui dévorait les corps.

Les origines du dragon ont été étudiées de manière approfondie par Meurger (2001) et cet auteur met bien en lumière les dérives des différentes écoles, comme par exemple les évhéméristes inconditionnels qui rejoignent les actuels cryptozoologues (existence réelle jusqu'à nos jours ou jusqu'il y a peu d'un animal inconnu) ou, au contraire, les naturalistes fervents (introductions d'espèces exotiques ou reconstitutions paléontologiques avant la lettre). Ces démarches, pour intéressantes qu'elles puissent éventuellement être, risquent toujours de nous faire tomber dans le piège de la vérification impossible. Le cas du *Tatzelwurm* alpin (« ver à pattes ») est particulièrement démonstratif à cet égard (Dethier, en préparation). Comme souvent, on a tendance à négliger l'origine, la dimension mythique de ces créatures.

4. ET AUJOURD'HUI, QUE SONT NOS NUTONS DEVENUS ?

Il est évident que, dans le courant du siècle dernier et un peu partout en Europe (et sans doute dans le monde), à des rythmes différents selon les régions, les créatures fantastiques ont perdu de leur consistance et leur image s'est affadie, comme estompée par le brouillard du temps. Mais il est tout aussi évident que la pensée ultrarationaliste, domestiquée que veut nous imposer notre civilisation technologique et matérialiste ne suffit pas à combler tous les recoins de notre cerveau. La pensée magique, symbolique, voire religieuse, considérée encore par beaucoup comme une sorte de maladie infantile de l'espèce humaine, a certainement toujours sa place et son importance. Elle peut même être l'anticipation de découvertes scientifiques.

De nos jours, si on ne croit plus guère aux nutons, aux dragons et aux fées, qui donc oserait affirmer ne s'être jamais senti interpellé par certaines légendes urbaines (présence persistante d'alligators dans les égouts de grandes villes), l'existence de grands animaux encore inconnus, de pouvoirs psychiques toujours inexploités, voire de rencontres du

troisième type soigneusement dissimulées par certains gouvernements? Je ne porterai ici aucun jugement sur la valeur scientifique de ces thèmes mais je poserai quand même la question de savoir si la Science est bien la seule démarche adéquate pour les aborder.

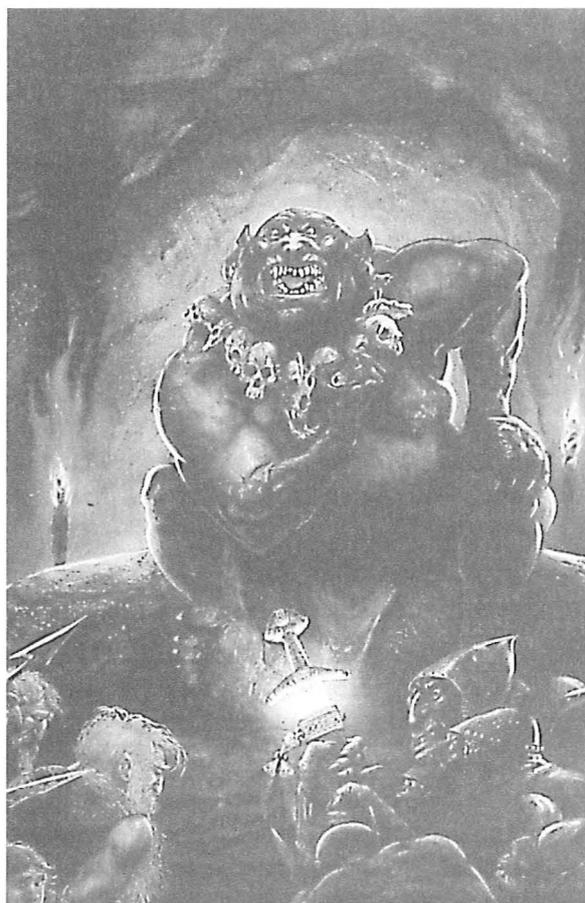


FIG. 13. – Gobelins, nains et hobbits : créatures souterraines « modernes » (dessin de J. Howe, inspiré de l'œuvre de J.R.R. Tolkien, *Bilbo le Hobbit* et tiré de *Le Monde de Tolkien : Visions des Terres-du-Milieu*, Glénat, 1992).

Aux lecteurs de cet article, qui regretteraient les histoires de nutons et de fées « à l'size », je recommande vivement la lecture des œuvres (entre autres écrivains) de Tolkien (fig. 13) et de Lovecraft. Ils y puiseront les substances essentielles à la réactivation de leur pensée symbolique.

Bibliographie

Références citées

CAMERIN E., 1986. *La Sorcellerie en Suisse romande*, Lausanne, Kesselring, 224 p.

- DANTINNE E., 1957. « Population mystérieuse de nos grottes : les fées de la Wallonie », *Bulletin de la Société royale belge d'études géologiques et archéologiques « Les Chercheurs de la Wallonie »*, 16 : 34–52.
- DANTINNE E., 1960. « Les mystérieux habitants de nos cavernes. Les nutons de Wallonie et leur origine », *Bulletin de la Société royale belge d'études géologiques et archéologiques « Les Chercheurs de la Wallonie »*, 17 : 173–220.
- DETHIER M. (en préparation). « Tatzelwurm, dernier dragon des Alpes ? ».
- DETHIER M., HUBART J.-M. & VIVIER A., 2002. « Les *Speonomus* de la grotte de Ramioul : 30 ans de suivi d'une transplantation », *Bulletin de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, Biologie*, 72 : 131–135.
- FAURE P., 1963. « À la recherche du vrai labyrinthe de Crète », *Kritika Khronika* : 315–326.
- FAURE P., 1964. *Fonctions des cavernes crétoises*, Paris, De Boccard, 187 p.
- HUBART J.-M. & DETHIER M., 1999. « La faune troglobie de Belgique : état actuel des connaissances et perspectives », *Bulletin de la Société royale belge d'Entomologie*, 135 : 164–178.
- JANNE D'OTHÉE X., 1946. *La Bête de Staneux*, Verviers, Éd. des Chercheurs, 35 p.
- MEURGER M., 2001. *Histoire naturelle des dragons*, Rennes, Éd. Terre de Brume, 241 p.
- OTTE M., 1999. *La Préhistoire*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 369 p.
- PETROCHILOU A., 1984. *Le Labyrinthe de Gortyne*, in *Les grottes de Crète*, Athènes, Ekdotike Athenon, 364 p.
- BANNEUX L., 1925. *L'Ardenne mystérieuse*, Bruxelles, Culture et Civilisation, 267 p. (réédition 1981).
- BANNEUX L., 1936. *Les Fées du Hultai et autres légendes*, Bruxelles, J. Lebègue, 148 p.
- * CORBISIER G., 1982. *Approche d'un aspect du folklore wallon : les contes et légendes. Recherche bibliographique et documentaire*, Bruxelles, IESSE, 172 p.
- DANTINNE E., 1936. *Contes de la vallée du Hoyoux*, Bruxelles, Éditions de Belgique, 196 p.
- DE BLOCK G., 1980. *Cavernes et souterrains. Histoires et légendes*, Bruxelles, Éditions techniques et scientifiques, 233 p.
- DEFLEUR M., 1957. *Contes et légendes de Wallonie*, Paris, Nathan, 254 p.
- DES OMBIAUX M., 1939. *Contes du pays wallon*, Bruxelles, Éditions de Belgique, 161 p.
- DE PRÉMOREL A., 1956. *Ardenne, pays des fées*, Bruxelles, Labor, 142 p.
- DOPPAGNE A., 1977a. *Esprits et génies du terroir*, Gembloux, Duculot, 192 p.
- DOPPAGNE A., 1977b. *Les Sarrasins dans la tradition populaire de Wallonie*, Gembloux, Duculot, 72 p.
- FOULON R., 1983. *Le Légendaire de Wallonie*, Bruxelles, P. Legrain, 176 p.
- * GOBLET A., 1987. *Étude bibliographique des légendes liées aux grottes en Wallonie : approche analytique des thèmes et personnages*, Liège, IPERB, 232 p.
- HÉNOUMONT R., 1988. *Légendes et contes d'Ourthe et d'Amblève*, Bruxelles, P. Legrain, 232 p.
- KIESEL F., 1974. *Légendes d'Ardenne et de Lorraine*, Gembloux, Duculot, 192 p.
- KIESEL F., 1977. *Légendes des quatre Ardennes*, Gembloux, Duculot, 191 p.
- LA GARDE M., 1932. *Le grand-duc des nutons : légende des environs de Verviers, suivie des récits de la vesprée*, Remouchamps, J. Maes-Louis, 82 p.
- LA GARDE M., 1972. *Le Val de l'Amblève. Histoires et légendes ardennaises*, Bomal, Petitpas, 497 p. (9^e édition).
- LA GARDE M., 1976. *Le Val de l'Ourthe*, Bomal, Petitpas, 282 p. (3^e édition).
- LA GARDE M., 1977. *Le Val de la Salm*, Bomal, Petitpas, XVI + 227 p.

Lectures suggérées

Ainsi qu'annoncé plus haut, j'ai regroupé sous cette rubrique un choix non exhaustif de textes qui permettra, au lecteur intéressé, une première approche plus approfondie du sujet. Certaines références, marquées d'un astérisque, proposent en effet une abondante bibliographie qui dépasserait le cadre de cet article.

- LAPORT G., 1932. *Les Contes populaires wallons*, Helsinki, 144 p.
- LAPORT G., 1934. *Le Folklore de Wallonie*, Liège, Imprimerie Centrale, 55 p.
- LAPORT G., 1936. *Les Gnomes en Wallonie*, Bruxelles, Imprimerie médicale scientifique, 19 p.
- MARQUET L. & ROECK A., 1980. *Légendes de Belgique*, Antwerpen, De Vlijt, 317 p.
- MEYRAC A., 1890. *Traditions, coutumes, légendes et contes des Ardennes comparées avec les traditions, légendes et contes de divers pays*, Charleville, Imprimerie Petit Ardennais, 589 p.
- MONSEUR E., 1892. *Le Folklore wallon*, Bruxelles, Ch. Rogez, 144 p.
- MOXHET A., s.d. *Dictionnaire des légendes de l'Ardenne fantastique*, s.l., Hexachordos, 176 p.
- * NICOLAS J.-M., 1980. *Légendes wallonnes (provinces de Liège et de Luxembourg) : un dossier préparatoire à une typification des légendes populaires*, Liège, IPERB, 196 p.
- POLROT Fr., 1997. «Vocabulaire de Wallonie usité pour désigner des phénomènes karstiques», *Regards (Bulletin UBS)*, 28 : 9–13.
- ROMAIN J.-P., 1995. «En remontant le puits du temps. De l'origine de la présence des nutons dans notre sous-sol karstique», *Bulletin de la Société spéléologique de Namur* : 21–26.
- ROUSSEAU F., 1921. *Le Folklore et les Folkloristes wallons*, Bruxelles, G. van Oest & C^{ie}, 85 p.
- SAINT HILAIRE P. de –, 1975. *La Belgique mystérieuse*, Bruxelles, Rossel, 132 p.
- SAINT HILAIRE P. de –, 1976. *L'Ardenne mystérieuse*, Bruxelles, Rossel, 191 p.
- SAINT HILAIRE P. de –, 1980. *Liège et Meuse mystérieux*, tome 1, Bruxelles, Rossel, 214 p.
- SAINT HILAIRE P. de –, 1982. *Liège et Meuse mystérieux*, tome 2, Bruxelles, Rossel, 224 p.
- WARSAGE R. de –, 1995 (réédition). *La Sorcellerie et les Croyances populaires en Wallonie*, Liège, Noir Dessin Production, 190 p.

Adresse de l'auteur :

Michel DETHIER
Rue du Cimetière, 91
B-4030 Liège

E-mail : michel.dethier@adesa.be